

Le sauvetage d'Angkor, un modèle à suivre

Depuis 1993, trente pays participent à une restauration exigeante des temples de l'ancien empire khmer

REPORTAGE

ANGKOR

L'exemple d'Angkor, au Cambodge, pourrait-il inspirer dans le futur la restauration des antiques cités de Palmyre, en Syrie, ou de Hatra, Nimroud et Ninive en Irak, saccagées par la barbarie des djihadistes de l'organisation Etat islamique? Les 23 et 24 février, l'Unesco rassemble à Paris des experts irakiens et internationaux pour examiner l'état du patrimoine culturel dans les zones libérées du pays – restes archéologiques, patrimoine urbain, monuments religieux, collections des musées... Et, comme l'avait rappelé en décembre 2016 la conférence sur le patrimoine en péril tenue à Abou Dhabi, le sauvetage des temples d'Angkor au Cambodge s'impose comme l'exemple à suivre.

Depuis vingt-trois ans, la coopération internationale d'une trentaine de pays, qui ont œuvré à la restauration des innombrables vestiges de l'ancien empire khmer (IX^e-XV^e siècles), se poursuit avec une exigence scientifique de haut niveau. Comment en est-on arrivé là? Pierre-André Lablaude, architecte en chef des Monuments historiques, un des experts de l'Unesco, évoque l'existence d'un «laboratoire d'exploration des techniques» qui a fonctionné à plein régime à Angkor. Et qui a réussi grâce à «l'émulation dans la concurrence internationale», dit-il. «Angkor est un lieu d'échanges entre techniques et chercheurs. Il y a la variété des monuments et des problématiques très différentes. C'est un bouillon de culture constructif. Les équipes doivent rendre compte et se confronter aux experts. C'est un enrichissement réciproque unique», analyse-t-il.

Intervention minimale

Un rappel historique s'impose. La reddition des Khmers rouges présents dans la région d'Angkor ne sera signée qu'en 1996. Mais, dès 1991, Norodom Sihanouk, alors roi du Cambodge, lance un appel à l'aide pour classer le site historique à l'Unesco. Celui-ci sera inscrit, en 1992, sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité. Dans la foulée, à l'initiative de la France et du Japon, qui en assureront la coprésidence, est créé, en 1993, le Comité international de coordination pour la sauvegarde et le développement du site historique d'Angkor (CIC-Angkor), une structure opérationnelle adaptée aux situations post-conflit, placée sous la houlette de l'Unesco, en coordination avec l'Autorité pour la protection du site et l'aménagement

de la région d'Angkor (Apsara), établissement public cambodgien créé en 1995 pour la gestion du site archéologique.

L'engagement scientifique et financier des pays impliqués à Angkor, dont la France (pour 22 millions d'euros), le Japon, les Etats-Unis, l'Inde, la Chine, la Corée du Sud, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc., a fait ses preuves. Ainsi que la restauration envisagée sur le long terme, et visant à garder une intervention minimale sur les dizaines de monuments aux décors sculptés. Même si, aujourd'hui, rien n'est encore gagné. Les trois monuments les plus visités souffrent: Angkor Vat, Bayon et Ta Prohm, contemporains de Notre-Dame de Paris, reçoivent 4,5 millions de touristes par an. Un quota maximal est envisagé, comme au temple Bakheng, pris d'assaut au coucher du soleil.

Il y a vingt-cinq ans, en décembre 1991, Hiem, le gardien au sourire édenté, balayait inlassable-

«Angkor est un lieu d'échanges entre techniques et chercheurs. C'est un bouillon de culture constructif»

PIERRE-ANDRÉ LABLAUDE
un des experts de l'Unesco

ment la cour déserte du Ta Prohm. La stèle, encore debout – avant sa mise à l'abri au musée national de Phnom Penh – indiquait qu'au XII^e siècle 3 000 villages étaient affectés à l'approvisionnement du monastère royal, doté de cinq tonnes de vaisselle d'or, que le roi Jayavarman VII avait bâti en l'honneur de sa mère. Reste sa puissante ossature de grès sculpté, prisonnière de la forêt, avec ses guirlandes d'apsaras ciselées, figures célestes dansant pour la prospérité du royaume.

Aujourd'hui, des passerelles en bois facilitent la circulation des 6 000 visiteurs quotidiens. Les groupes chinois aiment faire des selfies devant les tentacules monstrueux des gommiers qui ligotent le temple. Une équipe indienne, pilotée par le docteur Sood, vint d'achever la restauration du fameux «hall de danse» aux 96 colonnes. Des travaux réalisés tout en conservant ce temple «dans son état naturel», c'est-à-dire ruiné par l'emprise de la jungle – un témoignage des monuments d'Angkor lors de leur redécouverte au XIX^e siècle.

La poésie des ruines, comme aimait les peindre l'artiste Hubert Robert au XVIII^e siècle, réside dans la force de la nature prenant possession de l'œuvre humaine. Mais jusqu'où laisser faire? A quel moment décide-t-on de relever les murs écroulés? La question, qui se posera en Irak, a été brûlante en janvier face à un éboulement venu obstruer la perspective transversale du temple Ta Prohm. C'est finalement le statu quo qui l'a

emporté. Non sans débat. «Vous, les Occidentaux, a-t-on entendu sur place, vous aimez votre culture quand elle est complètement en ruine! Si on laisse les ruines, on aura des ruines sur les ruines.»

Menace de constructions

Pas facile de trancher. Faut-il préférer l'esthétique romantique et l'émotion, selon la vision occidentale? Faut-il choisir la quête de la perfection, qui porte les Japonais à reconstruire indéfiniment leurs temples millénaires en bois? Les experts discutent, font des compromis. Le panneau de bois manquant dans la galerie d'Angkor Vat sera sculpté à l'ancienne pour donner l'illusion.

Cette question est aussi vive au Preah Pithu, un formidable ensemble de cinq temples en partie écroulés dans la forêt et ignorés des visiteurs qui se bousculent sur la terrasse des Eléphants située juste en face. Les Coréens du Sud, à la manœuvre, y présentent, fin janvier, leurs relevés (scan 3D), leur diagnostic des pathologies et leurs investigations géotechniques et hydrauliques. Avant d'aller plus avant, les experts du CIC leur ont demandé, pour la prochaine session du comité, en mai, un projet détaillé de la terrasse cruciforme à restaurer.

Au Ta Keo, temple montagne inachevé en grès rose, «le mont aux pics d'or», l'équipe chinoise a été conviée à présenter des plans précis et à fournir les noms des matériaux utilisés avant de poursuivre les travaux. Deux fois l'an, les sept experts ad hoc, mis-

sionnés par l'Unesco – architectes et archéologues français, japonais, italiens, algériens, ceux du CIC-Angkor – contrôlent la bonne exécution des travaux, avant de faire leurs recommandations en session plénière.

En 1991, Angkor Vat, le plus grand temple de l'empire khmer, était nettoyé par les Indiens à l'ammoniac. Procédé radical mais peu recommandable. So Hoan, guide qui travaillait à la conservation d'Angkor, s'était alors offusqué: «Jamais les Français n'utilisaient un tel produit.» Il parlait des scientifiques de l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO), présents depuis 1908 pour sauver les temples, chassés par les Khmers rouges, et de retour en 1992.

Depuis, le CIC-Angkor veille, grâce à la détermination d'Azedine Beschaouch, archéologue tunisien, ancien maire de Carthage et secrétaire général du comité depuis 1993, au travail des équipes d'Apsara, tout au long de l'année sur les chantiers, empêchant les erreurs du type de celle d'Angkor Vat. L'actuelle consolidation de la longue chaussée d'accès est sous haute surveillance.

En 2017, le danger est tout autre. «Le pays est dopé par la spéculation financière, l'immobilier est devenu le socle de la richesse», note Azedine Beschaouch. Des constructions menacent les zones 1 et 2 du site archéologique, pourtant strictement protégées par le décret royal du 28 mai 1994, édicté par Norodom Sihanouk, aujourd'hui décédé. Le 25 janvier, au CIC, dans son allocution, Jean-Claude Poimboeuf, ambassadeur de France, s'en inquiétait. Le périmètre classé en cinq zones est un site vivant, avec 112 villages et 120 000 habitants. Agrandir son bien est tentant, la corruption aidant. En 2013, pour les vingt ans du sauvetage d'Angkor, le premier ministre Hun Sen déclarait au CIC sa volonté «de protéger Angkor, héritage de l'humanité». ■

FLORENCE EVIN



Vue de la terrasse supérieure des cinq tours d'Angkor Vat, dont les décors ciselés dans le grès se dégradent. PHILIPPE LAFOND

Sambor Prei Kuk, candidate au label de l'Unesco

À LA 41^e SESSION du Comité du Patrimoine mondial de l'Unesco, qui se réunira à Cracovie (Pologne), du 2 au 12 juillet, le Cambodge va présenter la candidature de Sambor Prei Kuk, capitale du royaume du Fou-Nan au VI^e siècle. Situé à 150 kilomètres au sud-est d'Angkor, ce site pré-angkorien est considéré comme le modèle, par son plan et son réseau hydraulique, adopté par les rois khmers qui se succéderont du IX^e au XV^e siècle à Angkor. Précisément à Angkor Thom, littéralement la Grande Ville, édifiée au XII^e siècle par Jayavarman VII, et dont le plan quadrangulaire et son réseau de canaux ont été révélés par les travaux de Jacques Gaucher, de l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO), et confirmé par une prospection au radar Lidar.

Sambor Prei Kuk est bâti dans le sous-bois d'une plaine aride où pousse une végétation clairsemée. Les plus grands arbres y sont rares et, quand ils atteignent plus de dix mètres de haut, ils développent

d'énormes racines verticales, partant de la frondaison jusqu'au sol, qui leur servent de gigantesques béquilles. Avec un double système de remparts et des douves, au nord, à l'ouest et au sud, la capitale est bordée à l'est par une rivière, rempart naturel.

«Palais volants»

Hang Peou, directeur général adjoint de l'Autorité pour la protection du site et l'aménagement de la région d'Angkor (Apsara), en charge des forêts et des ressources en eau, a dressé une carte du site, de sept kilomètres sur quatre, montrant les innombrables bassins alimentés par des systèmes de retenues d'eau, de barrages de contrôle et de déviation sur la rivière et ses affluents, pour les besoins de l'irrigation. Un réseau sophistiqué, destiné à pallier la sécheresse d'une grande partie de l'année et qui sera mis en œuvre à plus grande échelle à Angkor.

On retrouve aussi à Sambor Prei Kuk le panthéon hindou vénéré dans les temples

de cette capitale, avec une particularité: la présence d'une double divinité, Harihara, à la fois Shiva et Vishnu. «C'est le commerce qui a donné aux Khmers leurs premiers contacts avec l'Inde», rappelle Claude Jacques, épigraphiste de l'EFEO, et qui fit entrer chez eux l'hindouisme et le bouddhisme. Les croyances religieuses des Khmers, l'iconographie, l'art et l'architecture, tout a commencé en Inde, et cela a eu une profonde influence sur le développement de leur civilisation.»

Les temples disséminés sont en brique rose avec un enduit de stuc blanc sur lequel est réalisé le décor. Seules les ouvertures, montures et frontons ciselés sont taillés dans le grès gris-vert. Le résultat, plein de grâce, est plus charmant qu'ostentatoire. Comme ces décors sculptés en cartouche représentant des «palais volants» portés par les oiseaux mythiques, comme le Garuda, un aigle aux ailes déployées, le véhicule de Vishnu. ■

FL. E.

Au XII^e siècle, 3 000 villages approvisionnaient le monastère royal, doté de cinq tonnes de vaisselle d'or